

Mille après mille Sur l'influence et l'apogée du Western dans le cinéma québécois

Ralph Elawani

Numéro 186, mars 2018

Western – Histoires parallèles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/87978ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Elawani, R. (2018). Mille après mille : sur l'influence et l'apogée du Western dans le cinéma québécois. *24 images*, (186), 34–35.

MILLE APRÈS MILLE

SUR L'INFLUENCE ET L'APOGÉE DU WESTERN DANS LE CINÉMA QUÉBÉCOIS

par **Ralph Elawani**

«Quand t'es chômeur et que tu veux plus l'être,
mets un chapeau de cowboy.
T'es plus chômeur, t'es cowboy!»

Moi, j'me fais mon cinéma : Gilles Carle vu par Gilles Carle (1999)

Bien que le Western ait été le premier genre cinématographique à s'imposer à Hollywood, l'apport véritable du Québec à cette entreprise fut pour le moins tardif. Pendant longtemps, c'est avant tout le récit de la colonisation qui unit le Québec au Western. Notre arrimage à la machine symbolique nord-américaine en porte le germe : domestication d'un territoire hostile, récit national chaotique, relations houleuses avec les Amérindiens, et cet incessant besoin de se savoir du bon côté de l'Histoire.

Dans une conférence prononcée au Musée des beaux-arts de Montréal, la professeure Miléna Santoro rappelait récemment que le premier court métrage de fiction au Canada, *Hiawatha, the Messiah of the Ojibway*, tourné en 1903 par l'Américain Joe Rosenthal, misait déjà sur l'exotisme et la soumission des Premières Nations aux Blancs. Cinq ans plus tôt, en 1898, Gabriel Veyre, un opérateur Lumière, réalise à Kahnawake ce qui s'avère aujourd'hui le plus vieux film tourné au Québec encore disponible : *Danse indienne*. Fort de l'ambition de coucher sur pellicule un autre jalon du mythe national, en 1952, Melburn E. Turner tourne quant à lui *Étienne Brûlé, gibier de potence*, premier film historique canadien en couleur. Ce récit relatant la vie du célèbre coureur des bois tombé dans les mauvaises grâces de Champlain, et mort en 1633 aux mains des Hurons, ambitionne d'exposer «la civilisation aux prises avec les passions primitives», comme on peut le lire sur l'affiche originale. Un discours qui en 1952 cadre ironiquement encore avec celui des missionnaires du XVII^e siècle. L'idéologie du rattrapage faisait tranquillement son chemin, dira-t-on. Le Western étant affaire de morale et de héros, le Québec, lui, fut longtemps surtout affaire de morale. Qu'ont alors en commun ces trois films ? La même idée en filigrane : l'ambition de repousser les limites du territoire civilisé tout en s'accordant le rôle principal au sein de la genèse d'un récit national. Assez pour un début d'adéquation avec le Western.

CARBURER AUX PSAUMES

En lisant des extraits des *Relations des jésuites* (1632 à 1672), on peut aujourd'hui se faire une idée des ambitions et inquiétudes qui taraudaient en ces terres hostiles d'enthousiastes ecclésiastiques. C'est en quelque sorte dans cet esprit qu'en 1965, Fernand Dansereau tourne *Le festin des morts*, en s'inspirant des *Relations*, et en mettant en scène le récit d'un groupe de jésuites capturés par les Hurons, durant la famine de 1638-1639. Douze acteurs lourdement maquillés, dont Janine Sutto, Monique Mercure et Jacques Godin, tiennent



© Courtoisie de l'Office national du film. Tous droits réservés



Capture d'écran : Willie Lamothe – Ok... Caméra de Michael Rubbo (1973) et La mort d'un bûcheron de Gilles Carle (1972)

à cette occasion des rôles peu crédibles d'Amérindiens. En pleine Révolution tranquille, Dansereau illustre dans ce long métrage au lyrisme exagéré à la fois la mythologie canadienne-française et (peut-être sans le vouloir) la crise spirituelle que vit l'époque. Crise qui se voit en quelque sorte symbolisée par le scepticisme croissant¹ d'un jeune missionnaire.

Six ans plus tard, Jean Pierre Lefebvre revisitera ce paysage avec *Les maudits sauvages*. Une critique sociale mettant en scène des personnages historiques, comme Jeanne Mance et Kateri

Tekakwitha, dans laquelle un protagoniste vit simultanément entre les villages amérindiens de la Nouvelle-France et les bars *topless* du Montréal des années 1970. L'imaginaire y est, mais il manque tout de même encore un brin de spectacle pour arriver réellement au Western.

RACE DE MONDE: D'UN WILL À L'AUTRE

Si le Western est affaire de morale et de héros, il est aussi affaire de mise en scène des aventures de ceux-ci. Avec *Alias Will James*, produit en 1988 par l'ONF, Jacques Godbout aborde l'un des liens les plus improbables entre le Québec et le *Far West*: le cas d'Ernest Dufault. Parti d'ici à l'âge de 15 ans, Dufault va alors se réinventer sous le nom de Will James, voleur de bétail, puis romancier, illustrateur, et cascadeur hollywoodien, avant de s'évanouir du paysage à l'âge de 50 ans et de demeurer ironiquement méconnu au Québec, mais célébré aux États-Unis.

Un autre « Will », Joachim Guillaume Lamothe, celui-ci, alias « Willie » Lamothe, connaît à l'inverse un succès monstre à travers la province, dès le milieu des années 1950. Lamothe incarne le « patenteux » québécois par excellence: celui qui a su se gossier une Cadillac en *rapaillant* des pièces de l'imaginaire d'ici sous une carrosserie américaine.

À partir de 1970, le « cowboy canadien » anime pendant six ans l'émission *Le ranch à Willie*. Jacques Leduc lui offre son premier rôle au cinéma dans *On est loin du soleil* (1970), avant de répéter l'aventure dans le film essai *Je chante à cheval avec Willie Lamothe* (1971). Le spectacle a enfin une star... ou du moins, un porte-étendard.

On doit à Gilles Carle les rôles les plus mémorables de Lamothe. Notamment celui du tenancier de bar Armand Saint-Amour, dans *La mort d'un bûcheron* (1972). C'est que Carle savait lui façonner des personnages qui exploitaient tout son potentiel folklorique et humoristique, sans jamais le ridiculiser. On aurait cru le chanteur tout droit sorti de l'imaginaire du réalisateur². Le scénariste et parolier Marcel Lefebvre ambitionnera de faire de même en lui offrant le rôle principal dans l'un des films les plus singuliers de la cinématographie québécoise: *Mustang* (1975). Un Western aux ambitions américaines, mais au sujet résolument local (le petit banditisme), tourné à Saint-Tite, et mettant en vedette Claude Blanchard, Nanette Workman et Luce Guilbeault.

DES HÉROS AMÉRINDIENS?

Durant les années 1970, si le cinéma québécois récupère les codes du Western, il le fait tout en s'alignant sur les productions qui lui sont plus contemporaines, explique en entrevue la chercheuse Élodie François, spécialiste du genre. On nage alors en plein Western crépusculaire. Encore une fois, Gilles Carle joue un rôle de pionnier. Tandis que les Premières Nations commencent à peine à obtenir une voix à l'ONF³, en 1970, il tourne, avec un budget de plus de 450 000\$, la « superproduction » *Red*. Mettant en vedette Daniel Pilon dans le rôle de Réginald « Red » Mackenzie, un voleur de voitures métis pris entre le cauchemar climatisé de l'américanité et les racines

autochtones de sa mère, *Red* illustre les contradictions du territoire québécois, à travers la virilité et la violence, tout en dénonçant le racisme rampant dont étaient victimes les Premières Nations.

En 1974, fort du succès de ses comédies de mœurs, Claude Fournier est quant à lui invité par la Gendarmerie royale du Canada (GRC) à commémorer l'histoire de la police montée. Le réalisateur et la productrice et historienne Marie-José Raymond ont ainsi accès aux archives de l'institution. « Nous n'arrivions pas à trouver de sujet qui n'était pas une ode aux 'bons Canadiens' allant affronter les bisons et les Indiens. Tout cela jusqu'au jour où l'archiviste de la GRC, avec qui nous nous étions liés d'amitié, nous a donné un dossier en disant: 'Vous l'avez trouvée vous-mêmes, cette histoire.' », explique Marie-José Raymond, au téléphone.

Cette histoire était celle d'Almighty Voice, un Cri des Plaines qui fut accusé, lors d'une famine, du meurtre d'une vache « appartenant » à la couronne britannique. Ainsi fut imaginé *Alien Thunder*, Western révisionniste, mettant entre autres en vedette Chief Dan


George, Jean Duceppe et Donald Sutherland, dans le rôle d'un agent dont l'effacement progressif en vient à rappeler celui du personnage joué par Warren Beatty dans *McCabe & Mrs. Miller*, de Robert Altman.



Affiche de Mustang

LA PERSISTANCE DU GENRE

Le milieu des années 1970 correspond ainsi à l'« apogée » du genre dans le cinéma québécois. C'est également l'apogée de la courte carrière cinématographique de Willie Lamothe. Au même moment s'entamait le déclin des communes et du « grand retour à la terre » fantasmé par la contre-culture. Le Western laissa deux empreintes notables sur le cinéma québécois. L'une en surface: un imaginaire depuis devenu kitsch, et l'autre en profondeur: la persistance des codes du genre. On

retrouve ainsi une fascination pour le kitsch et l'univers de Saint-Tite et de la culture country, jusqu'à aujourd'hui, dans des œuvres comme *Jimmywork*, de Simon Sauvé (2004) ou *Country*, de Carole Laganière, (2005). Par ailleurs, au-delà des paillettes et du rodéo, les codes du Western sont discernables dans des films comme *Windigo*, de Robert Morin (1994), *Elle veut le chaos*, de Denis Côté (2008), ou encore plus récemment le récit postapocalyptique *Les feuilles mortes*, de Steve Landry, Édouard A. Tremblay et Thierry Bouffard (2016), mettant en vedette Roy Dupuis. Si le kitsch assumé nous rappelle entre autres que le country demeure (contre toute attente) le genre musical le plus vendu au Québec, la persistance des codes du Western réaffirme surtout la présence d'un spectre qui hante notre imaginaire: cette américanité abâtardie qui nous ramène jusqu'aux premières images filmées sur le continent. 

1. En octobre 1982, Dansereau confiait, dans *Séquences* n° 110, avoir tenté de vendre le film en France, en obtenant de l'écrivain catholique François Mauriac une mention dans son éditorial « Bloc-Notes », publié dans *L'Express*. La tentative se révéla un échec; Mauriac refusant de parler au réalisateur, prétextant que le personnage du jeune prêtre masquant ses angoisses derrière le missionnariat « [était] terrible. »
2. Voir à ce sujet: Marco de Blois, « *La mort d'un bûcheron* de Gilles Carle: Chéri, tu me demandes si je t'aime... », *24 images*, n° 100, hiver 2000, p. 22
3. *The Ballad of Crowfoot*, de Willie Dunn, date de 1968, un an à peine après l'entrée à titre de consultante d'Alanis Obomsawin.